

fr. Pavel SYSSOEV, op

Marc V
Les principes
de l'unité littéraire

Sommaire

I. Construction du chapitre : la tripartition	4
A. <i>La place de ce chapitre dans le récit de Marc.....</i>	4
B. <i>La structure générale du chapitre</i>	7
C. <i>La structure de chaque épisode.....</i>	8
1. <i>Le Possédé gérasénien.....</i>	8
2. <i>L'hémorroïsse et la fille de Jaïre</i>	10
II. Construction du chapitre : l'unité	14
A. <i>L'unité thématique.....</i>	14
B. <i>L'unité du mouvement.....</i>	16
C. <i>Les images conductrices.....</i>	17
1. <i>Le vêtement</i>	18
2. <i>Le toucher.....</i>	18
D. <i>La question de science de Jésus.....</i>	19
E. <i>Ordonner, permettre et pâtre.....</i>	20
F. <i>Progression narrative et déploiement théologique : des tombeaux à la résurrection.....</i>	21
III. Marc V et l'unité des Ecritures.....	23
A. <i>Comparaison avec d'autres Evangiles.....</i>	23
1. <i>la place et le sens des épisodes parallèles chez les synoptiques.....</i>	23
2. <i>les thèmes parallèles chez saint Jean.....</i>	25
B. <i>Préfigurations dans l'Ancien Testament.....</i>	26
1. <i>L'enseignement de la tradition sapientielle.....</i>	27
2. <i>résurrection de l'enfant : les gestes prophétiques d'Elie et d'Elisée.....</i>	27
C. <i>Prolongements dans le Nouveau Testament.....</i>	28
1. <i>Actes des apôtres : exorcisme, guérison, résurrection.....</i>	28
2. <i>enseignement des épîtres.....</i>	29
D. <i>Conclusion.....</i>	30
<i>Bibliographie.....</i>	31

Qui s'égare loin du chemin de la prudence dans l'assemblée des Ombres reposera.
Pr 21, 16

Je suis la résurrection.
Jn 11, 25

Trois choses sont nécessaires, d'après Saint Thomas d'Aquin, pour qu'un objet soit beau : intégrité ou perfection (*integritas*), les proportions voulues ou l'harmonie (*consonantia*), l'éclat (*claritas*).¹ En ceci consiste la beauté éternelle de Dieu, manifestée d'une manière tout à fait propre dans son Fils²; c'est à cette beauté divine que participe toute beauté créée.³ Ce que le regard contemplatif découvre dans les réalités sensibles et privées d'intelligence, quand l'esprit est saisi par la perfection de leurs formes, par la justesse de leurs proportions, par le rayonnement de leur être, est à plus forte raison digne d'admiration dans l'Écriture. N'étant pas seulement une pièce littéraire, *Sacra Pagina* est le résonnement de la Parole divine dans la parole humaine, dont elle épouse et anoblit la forme, qu'elle organise d'après son dessein, dans laquelle elle luit d'un éclat de la rencontre entre Dieu et homme. Cette beauté n'est pas une fin en soi, mais elle est la marque d'une présence mystérieuse qui dépasse les capacités purement humaines : le texte qui paraît rude et contraire aux canons de l'élégance classique déploie devant le regard amoureux du croyant une richesse harmonieuse et inattendue des sens et des moyens expressifs. C'est dans cette perspective que je tâcherai d'aborder le cinquième chapitre de l'Évangile selon Saint Marc.

J'ai toujours aimé cette page d'Écriture, sans pouvoir expliquer pourquoi. Elle se dressait devant moi dans son unité, dont je ne comprenais pas les ressorts et la portée ; elle m'apprenait patiemment quelque chose sur la beauté et la bonté divine, sans que je puisse épuiser ou même cerner sa doctrine. C'est pourquoi j'ai jugé bon de prendre du temps pour me pencher sur ce passage de l'Évangile. Comprendre mieux sa structure, ses liens internes et ceux qui l'unissent au reste de la Bible, dégager les grands thèmes et analyser les petits détails qui portent l'ensemble, bref, voir comment est organisée son unité, comment est bâtie son harmonie, quel éclat rend ces pages lumineuses – tel est le but que je me suis proposé dans ce travail.

¹ *Somme théologique*, II^a II^æ q. 145, a. 2 et q. 180, a. 2, ad 3^{um}; *In I Sententiarum*, d. 31, q. 2 corpus.

² *Somme théologique*, I^a q. 39, a. 8, corpus.

³ *In Dio. De Div. Nom.*, c. 4, lect. 5.

I. Construction du chapitre : la tripartition

La difficulté de l'analyse d'un fragment littéraire est liée précisément au fait qu'il est pris comme fragment : d'un côté pour être compris, il appelle la perspective plus grande et plus large de l'ensemble entier dont il fait partie, de l'autre, son unité matérielle peut paraître arbitraire. Effectivement, quand le fragment en question ne subsiste pas en tant que pièce autonome, mais comme une péripécie de l'entité plus importante, il n'est qu'une partie et il est composé des parties subalternes. Quels sont ses liens avec l'ensemble ? Quels sont les parties qui le composent ? Pourquoi est-ce que l'on retient cette délimitation d'une période ? – telles sont les questions que je vais aborder au début de mon analyse.

A. La place de ce chapitre dans le récit de Marc

Les Evangiles sont les textes qui annoncent la bonne nouvelle du salut que Dieu a accompli en Christ Jésus. Cette œuvre salvifique comporte deux aspects : l'enseignement que Dieu donne de Lui-même (révélation), les actes qu'Il pose pour nous introduire dans sa gloire (rédemption). Comme dira l'épître aux Hébreux : Dieu « nous a parlé par un Fils » qui « ayant accompli la purification des péchés, s'est assis à la droite de la Majesté » (He 1, 2-3). La même personne accomplit cette double œuvre, c'est elle, la personne du Verbe fait chair, qui garantit l'unité du témoignage évangélique car elle en est le sens et le centre.

De ce point de vue les textes des évangiles ont pour but de rapporter ce que Jésus a fait et ce qu'Il a dit. Ces deux éléments - *logia* et *ergon*, la parole et le geste – constituent deux approches majeures, deux genres principaux des évangiles, deux pôles de la construction littéraire. Pourtant il n'est pas aisé de répartir l'ensemble des textes en deux colonnes : parole / acte. D'abord, l'Evangile est un témoignage par son essence. Donc il y a quelqu'un qui parle, qui relate ce qu'il a vu et entendu : « ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie... nous en rendons témoignage » (1 Jn 1, 1-2). Pour le texte que nous avons entre nos mains, c'est lui, le témoin-auteur, qui est le premier principe de l'unité. Ainsi le texte se présente d'emblée comme un récit qui enchâsse les paroles et les actes rapportés ; au niveau le plus général la parole inclue le geste qu'elle rapporte.

Logia à son tour n'est pas du tout homogène. Nous pouvons avoir affaire ou bien à un « discours » proche du monologue, comme c'est le cas pour plusieurs chapitre de saint Matthieu, ou à un dialogue qui semble être la forme préférée par saint Marc. Pourtant, dans la composition du texte (c'est surtout frappant chez saint Jean) l'auteur relie les discours à des gestes qu'il explicite, un signe appelle un discours qui révèle son sens véritable. De ce point de vue, à un niveau plus bas de narration, c'est le geste qui provoque le dialogue, voire le monologue de révélation.

L'équilibre entre ces deux aspects est propre à chacun des évangélistes. Il détermine entre autre la structure générale de ces textes. Ainsi, pour préciser la place de notre chapitre dans l'ensemble de l'évangile selon saint Marc il faudra dire quelques mots sur le rapport entre le récit et les *logion* chez cet auteur. Je suivrai sur ce point l'analyse d'Etienne Trocmé. D'après

lui, Marc « a opté non pour une collection de paroles de Jésus, mais pour un récit suivi ». ⁴ Ce récit est « celui de l'annonce d'un message divin... ce fil conducteur, qu'on repère tout au long du récit, ne concerne pas seulement l'activité de Jésus, mais aussi celle des disciples ». ⁵ Dans ce cas, le texte de Marc n'est pas simplement le récit qui porte en partie sur la parole, mais sur l'évangélisation comme une œuvre. Puis, Trocmé caractérise ce texte de « récit de compagnonnage entre Jésus et ses disciples, si Jésus est parfois seul en scène, l'auteur présente toujours cette situation comme une anomalie temporaire, qui est appelée à cesser rapidement ». ⁶ Finalement, « cette narration est un récit de voyage. Jésus et ses compagnons, les disciples, sont constamment en déplacement d'un lieu à un autre, qu'il s'agisse de localités précises, de régions ou encore de lieux plus ou moins symboliques ». ⁷ J'aurai à revenir sur la présence de ces traits dans le chapitre cinq qui est rythmé par les déplacements de Jésus entouré de cercle de plus en plus restreint de témoins qu'Il choisit ou qu'Il accepte en vue de la proclamation de la venue de Royaume.

Paul Lamarche traite le même problème sous un angle un peu différent et, peut-être, plus théologique. Pour lui la composition de ce texte est soutenue par le souci de « nous présenter Jésus Christ et son action salvifique ... à l'opposé de la conception d'un messie à l'action instantanée, Marc, en se modelant sur la réalité, s'efforce de manifester le développement qui parcourt toute la vie de Jésus, et ce faisant, il explicite le dynamisme, plus ou moins caché, des prophéties messianiques ». ⁸ Ce mouvement dynamique du récit, en référence constante à l'arrière-fond prophétique, use avec force du symbolisme, qui « n'a rien d'artificiel, ni d'allégorique », il « établit un lien intrinsèque entre la chose signifiante et la réalité signifiée ». ⁹ Ces deux observations de Lamarche permettent de distinguer comme deux lignes de tension dans le récit de Marc : horizontale, celle qui est au service du développement narratif, basée sur l'accomplissement des prophéties dans la durée historique, et verticale, qui, par le moyen de présentation symbolique des réalités, rapporte les faits comme manifestation de l'action salvifique de Dieu dans les circonstances concrètes. Ainsi chaque élément du récit est-il posé comme une étape de révélation du dessein bienveillant de Dieu dans les gestes du Christ Jésus. Quelle place le chapitre V occupe-t-il dans le développement narratif chez Marc ?

Une série d'inclusions rythme et révèle la structure du récit de Marc. ¹⁰ Une parmi elle est en quelque sorte double : les chapitre IV et V sont entourés de deux paires de renvois inclusifs.

- La première inclusion concerne les apôtres.

« Il gravit la montagne et il appelle à lui ceux qu'il voulait. Ils vinrent à lui, et il en institua Douze pour être ses compagnons et pour les envoyer prêcher, avec pouvoir de chasse les démons. Il institua donc les Douze... » dont les noms sont rapportés tout de suite (3, 13-19) ¹¹.

⁴ Trocmé, Etienne. L'évangile selon saint Marc, Labor et fides, Genève, 2000, p. 7.

⁵ Ibidem.

⁶ Ibidem, p. 8.

⁷ Ibidem.

⁸ Lamarche, Paul. Révélation de Dieu chez Marc. Le point théologique, Paris, 1976, p. 9.

⁹ Ibidem, pp. 10 et 11.

¹⁰ J'utilise ici l'analyse de Trocmé, op. cit. pp. 8 et 9.

¹¹ Lorsque le livre biblique n'est pas indiqué, il s'agit toujours de Marc.

Le but de cette élection comporte deux moments successifs : d'abord les Douze seront les compagnons dans la prédication de Jésus, puis à leur tour et à sa suite ils deviendront les prêcheurs et les exorcistes. L'auteur souligne que c'est le choix libre de Jésus qui constitue le corps de ces témoins : il appelle du haut de la montagne ceux qu'il voulait. Ce geste de Jésus a le caractère très solennel, ce qui est souligné par sa position symbolique dans l'espace (la montagne) et la reprise par deux fois « il institua ». Le pendant de ce fragment est l'envoi en mission des apôtres dans le chapitre 6, 7-13 : « Il appelle à lui les Douze et il se mit à les envoyer en mission deux à deux, en leur donnant pouvoir sur les esprits impurs... étant partis, ils prêchèrent qu'on se repentît ; et ils chassaient beaucoup de démons et faisaient des onctions d'huile à de nombreux infirmes et les guérissaient ». Deux choses sont à observer ici : c'est de Jésus et de Lui seul que les douze tiennent leur pouvoir ; il ne s'agit plus de compagnonnage, mais de mission, donc le premier objectif de l'élection des apôtres a dû déjà être atteint comme minimum en partie. Ainsi cette inclusion détermine-t-elle rétrospectivement le texte intermédiaire comme la vie des Douze en compagnie de Jésus.

- Deuxième inclusion, sur la parenté de Jésus, suit immédiatement la première : Mc 3, 20 – 35 / Mc 6, 1-6. Le premier élément de cette inclusion possède à son tour une structure complexe. Jésus entre dans la maison entouré des foules (v. 20) ; « les siens », gens de sa parenté viennent se saisir de Lui, car ils se disent que Jésus est « hors de lui » (v. 21). Après cette exposition se déroule la controverse de Jésus avec les scribes au sujet du pouvoir par lequel il chasse les démons (v. 22-30) qui est visiblement le nœud de cette scène. Puis, les gens de sa parenté réapparaissent dans le récit (ils restent toujours à l'extérieur), en donnant à Jésus l'occasion d'annoncer que la vraie parenté avec lui est constituée par l'accomplissement de la volonté de Dieu (v. 31-35).

Ainsi le centre de cette péripécie est occupé par la question du pouvoir de Jésus sur les démons qui sera donné aux disciples dans leur envoi en mission ; le passage se termine par l'indication mystérieuse du lien qui existe entre la véritable parenté de Jésus et le vouloir divin. L'autre pendant de cette inclusion (6, 1-6) suit le schéma semblable : brève exposition (v. 1), puis l'étonnement de foule devant l'enseignement de Jésus à l'intérieur de la synagogue ouvre ce passage (v. 2), l'étonnement de Jésus devant leur manque de foi et le petit sommaire de son action le clôt (v. 5 et 6). Au centre – la question sur sa filiation (ce que précise le thème de la parenté en général) et la remarque de Jésus sur l'acceptation des prophètes. Ces deux petits changements : passage de la parenté à la filiation, de l'exorcisme au ministère prophétique – semblent indiquer la progression et les « acquis » du récit à l'intérieur de l'inclusion. Ainsi les chapitres 4 et 5 enchâssés dans ces deux inclusions semblent porter d'abord sur l'apprentissage des Douze en vue de leur mission qu'ils recevront de Jésus et sur la révélation de l'être intime du Christ : qui est-il ?

Le récit qui se trouve entre ces deux inclusions (ch. 4 et 5) n'est pas homogène, il se divise nettement en deux parties. D'abord une série de trois paraboles données au bord de la mer (4, 1-34), puis la traversée et la tempête apaisée (4, 35-41), la série de trois guérisons décrite au chapitre 5 qui nous occupe. La question se pose : où placer le récit de la tempête apaisée ? Est-ce une conclusion des paraboles en forme de geste qui confirme l'autorité de la Parole du Maître ? Est-ce une ouverture de la partie « des œuvres » qui succède à celle des *logion* ? En faveur de la deuxième thèse on peut avancer plusieurs arguments. D'abord, la série des paraboles se termine par la conclusion qui lui est propre : « c'est un grand nombre de paraboles de ce genre qu'il leur annonçait la Parole selon qu'ils pouvaient entendre ; et il ne leur parlait pas sans parabole, mais, en particulier, il expliquait tout à ses disciples » (4, 33-

34). Le discours en paraboles a une unité de lieu mise en évidence par l'auteur : « il se mit de nouveau à enseigner au bord de la mer » (4, 1) – « ce jour-là, le soir venu, il leur dit : 'passons sur l'autre rive' » (4, 35). De ce point de vue, l'épisode de la tempête marque le passage de la position statique de Jésus accompagné de ses disciples à une série de déplacements ; il doit alors faire corps avec l'ensemble du chapitre 5. Pourtant la conclusion de ce récit invite à préciser d'avantage son statut. Réveillé par les apôtres, Jésus impose le silence à la mer déchaînée, il leur rapproche leur manque de foi, et eux de se demander : « Qui est-il donc celui-là ? » (4, 41). Leur question, placée par l'auteur au milieu exact entre deux inclusions, est de quelque manière le titre et le fil conducteur de ces deux chapitres. Découvrir la vraie identité de Jésus à travers sa Parole puissante et les actes salvifiques qu'il pose pour être apte de participer à sa mission – tel est le but du compagnonnage que le Christ instaure en faisant choix des Douze. La question sur la filiation de Jésus trouvera sa réponse d'une manière inattendue dans le chapitre 5. Donc, je pense qu'au lieu d'attacher l'épisode de la tempête à la partie des *logion* ou des *ergon*, il est plus juste de le considérer comme une charnière qui relie les deux et qui relance le dynamisme narratif en formulant d'une manière claire et précise la question proposée par les deux inclusions.

Au début de cette section j'ai posé la question sur la place qu'occupe le chapitre 5 dans l'ensemble de l'Évangile selon saint Marc. Maintenant on peut dire que dans le récit qui est celui de voyage de révélation en compagnie des Douze ce chapitre doit révéler qui est Jésus. Après avoir rapporté ses paroles (ch. 4) l'auteur va décrire les gestes du Christ qui manifestent sa puissance et, par là, sa filiation (ch. 5). L'enchâssement immédiat de notre chapitre peut être présenter ainsi :

I^{ère} inclusion : le choix de Douze 3, 13-19 ;

II^{ème} inclusion : la parenté de Jésus et la controverse sur son pouvoir d'exorciste 3, 20-35 ;

Le discours de trois paraboles avec leurs explications 4, 1-34 ;

La tempête apaisée : « Qui est-il donc ? » 4, 35-41 ;

Le geste de trois miracles 5 ;

II^{ème} inclusion : la parenté de Jésus et son statut de prophète 6, 1-6 ;

I^{ère} inclusion : la mission des Douze 6, 7-13.

B. La structure générale du chapitre

Après avoir fait quelques remarques sur la place de ce chapitre dans l'ensemble du texte, je propose de regarder la structure générale de notre fragment.

Le chapitre est divisé en deux épisodes de longueur comparable : 20 versets pour le démoniaque gérasénien, 23 pour l'hémorroïsse et la fille de Jaïre. Comme j'ai essayé de le montrer, le récit de la tempête apaisée peut être vu comme faisant « le noyau » de long passage contenu entre deux inclusions et à ce titre il précède notre chapitre. Pourtant, il rapporte le déplacement « sur l'autre rive » (4, 35 ; 5,1, 5, 21), l'expression qui revient trois fois, dont deux à l'intérieur du chapitre ; sous ce rapport, la traversée fait partie de ces déplacements qui rythment le développement de l'action. Mais si pour le chapitre 5 les indications de lieux servent de bornes des événements, ici c'est l'action de se déplacer qui est au centre. Puis, la suite de trois miracles de notre chapitre est aussi la suite de trois rencontres : le possédé, l'hémorroïsse, la fillette décédée ; l'interlocuteur de Jésus dans 6, 35-41 est avant tout la nature – « il menaça le vent et dit à la mer... » (6, 39). Cela permet de

délimiter le début de notre fragment par le premier verset du chapitre. En ce qui concerne sa fin, elle est clairement indiquée par la deuxième inclusion 6, 1-6. Cela permet de considérer le chapitre 5 comme « une seule pièce ».

Comment s'articulent les rapports entre les trois rencontres à l'intérieur de ce chapitre ? L'épisode du démoniaque gérasénien est facile à délimiter : il y a deux indications de déplacement : « ils arrivèrent sur l'autre rive » (1)¹² / « lorsque Jésus eut traversé à nouveau en barque vers l'autre rive » (21) ; il y a donc l'unité de lieu ainsi que des personnages. La scène est centrée sur les rapports entre Jésus et le possédé : « aussitôt que Jésus eut débarqué, vint à sa rencontre, des tombeaux, un homme possédé d'un esprit impur » (2) / « comme il montait dans la barque, l'homme qui avait été possédé le pria pour rester en sa compagnie » (18).

L'épisode de la fille de Jaïre et d'une hémorroïsse est plus complexe, car l'un inclut l'autre. Quand Jésus arrive au bourg sur l'autre rive, Jaïre, un des chefs de synagogue, le supplie de guérir sa fille qui est à toute extrémité. Jésus part avec lui entouré de foule (21-24). Ce passage sert d'exposition qui prépare l'action qui va suivre : les acteurs sont présentés, l'intrigue et les circonstances sont définies. Mais au lieu de passer directement à la maison de Jaïre, le récit fait une halte, car un personnage imprévu surgit – une femme atteinte d'un flux de sang. Sa guérison occupe une place centrale dans le péricope et fait presque oublier l'intrigue initiale (25-34). Puis la ligne de la fille de Jaïre est reprise avec vigueur, car entre-temps l'enfant est décédé. Jésus le ressuscite, et il faut remarquer que l'on passe à l'intérieur de la maison et que le cercle des témoins est délibérément restreint par Jésus : il ne s'agit plus de foule, mais de la parenté proche de l'enfant (ce qui prépare en quelque sorte le thème de la parenté de 6, 1-6) et des apôtres choisis pour « l'accompagner » (voir le thème de la première inclusion).

La structure générale de ce chapitre s'inscrit bien dans les lignes de tension narrative que j'ai esquissé plus haut. Le récit est rythmé par les déplacements, le ton va montant (exorcisme, guérison spectaculaire, résurrection). Les grands thèmes des inclusions sont repris : compagnie des Douze, leur préparation pour le ministère de l'exorcisme et du témoignage, la parenté. La coupure de l'épisode de la fillette morte par l'histoire de l'hémorroïsse retient l'attention et donne à ce texte un dynamisme tout particulier. Cette progression dans l'ampleur des signes posés par Jésus sert d'une certaine manière de réponse à la question principale sur son identité véritable.

C. La structure de chaque épisode.

1. Le Possédé gérasénien

J'ai déjà indiqué quelques éléments concernant l'organisation de l'histoire du possédé gérasénien : ses limites sont marquées par l'indication de lieu (1 et 21) et des personnages principaux (2 et 18-20). Comment le récit est-il organisé entre l'arrivée et le départ de Jésus ? Une fois le possédé apparaît sur scène - assez brusquement d'ailleurs, Marc garde toujours sa préférence pour « aussitôt » - l'auteur fait un retour en arrière pour expliciter sa situation (3-

¹² Lorsque le chapitre n'est pas indiqué, il s'agit toujours de Mc 5.

5). Il insiste particulièrement sur son habitation dans les tombeaux (le mot apparaît 3 fois dans les versets de 2 à 5, il serait trop simple d'y voir juste une maladresse du narrateur), sur sa force (« personne ne pouvait plus le lier » v. 3 ; « il avait rompu les chaînes », « personne ne parvenait à le dompter » v. 4), sur son désir de l'autodestruction (« se tailladant avec des pierres » v. 5).

La présentation étant faite, suit le dialogue entre le possédé (son possesseur ?) et Jésus (6-10). Cette discussion est à mon goût un vrai bijou de l'art littéraire. Le possédé accourt à la rencontre de Jésus, se prosterne devant lui comme le font tous ceux qui vont demander quelque chose au Christ. Mais au lieu de présenter sa demande il l'adjure de ne rien faire ! Il « cria d'une voix forte : 'Que me veux-tu, Jésus, fils du Dieu Très-Haut ? Je t'adjure par Dieu, ne me tourmente pas !' » (7). La forme même de sa question est significative : « Ti, evmoi. kai. soi, », que l'on retrouve dans l'histoire de la résurrection du garçon par Elie et dans le signe de Cana chez Jean – nous aurons à y revenir. La dernière phrase rapportée par le récit était une question « Qui est-il donc celui-là ? » (4, 41) La réponse vient d'une manière tout à fait inattendue, car c'est le démoniaque qui la donne ; « les démons savaient qui il était » (1, 34).

C'est de la bouche des possédés que Pierre entend cette vérité qu'il sera amené à confesser : « Tu es le Christ » (8, 29). Ce qui est particulièrement savoureux dans ce cri du démoniaque, est le fait que c'est le possédé qui essaie en quelque sort « d'exorciser » Jésus : il l'adjure par Dieu de ne pas le tourmenter ! D'un côté cet homme accourt en toute hâte vers le Christ pour l'adorer, avec le geste qui exprime son désir de délivrance, et en même temps son possesseur entre en lutte avec ce passager étrange qui semble vouloir (et pouvoir) lui arracher sa proie. Pour le lecteur cette phrase est la première, elle ouvre le dialogue, mais dans l'ordre réel cette confession de foi est déjà une réponse à l'intervention divine. « Il lui disait en effet : « Sors de cet homme, esprit impur ! » (8) Jésus établit l'ordre dans les relations des interlocuteurs, ainsi celui qui tout à l'heure était pour nous un personnage confus « possédé-possesseur » se distingue en deux personnes différentes, l'homme et l'esprit impur. « Et il l'interrogeait : 'Quel est ton nom ?' » (9). L'imparfait du verbe « evphrw.ta » marque l'insistance et la tension de cette rencontre entre Jésus et le démon, celui-ci cède : « Il dit : 'Légion est mon nom, car nous sommes beaucoup' » (9) Ce changement entre le singulier et le pluriel – un démon apparaît d'un coup comme une multitude – fait ressortir la grandeur de la puissance de Jésus qui impose sa domination à cette entité floue de Légion. Le verset suivant continue de jouer sur cette ambiguïté de nombre : « Et il le suppliait instamment de ne pas les expulser hors du pays » (10). Ce balancement perpétuel entre le singulier, le duel, le pluriel dans la bouche d'un seul personnage produit sur le lecteur une impression forte de l'aliénation, de perte de repères dont souffre le possédé. En même temps la victoire de Jésus est déjà acquise, car la Légion ne prétend plus de garder l'homme en son pouvoir, mais il supplie de le laisser subsister dans ce pays « de l'autre rive ».

Après le dialogue, le récit redevient une forme dominante dans l'épisode avec le troupeau (10-13). L'auteur montre au lecteur le troupeau de porcs en train de paître à proximité (décidément, Marc insiste sur les images des choses impures, après les tombeaux – les porcs !), que les démons convoitent comme leur nouvelle habitation. « Et les esprits impurs supplièrent Jésus en disant : 'Envoie-nous vers les porcs, que nous y entrions.' Et il leur permit » (12-13). Même pour prendre la possession des animaux impurs les esprits demandent la permission de Jésus. Donc, d'abord ils ne peuvent rien faire sans qu'elle leur soit accordée ; de l'autre côté, cette nouvelle forme de possession n'est pas ordonnée, mais

seulement permise par le Christ. Le verset 13 clôt ce fragment en narrant la destruction du troupeau qui se jette dans la mer du haut de l'escarpement. Les esprits impurs prennent possession des animaux impurs pour les précipiter dans la mer, symbole du chaos et de la mort.

A ce moment de nouveaux personnages apparaissent dans l'histoire : les gardiens du troupeau qui annoncent l'événement aux habitants du pays. Ces derniers viennent « pour voir qu'est-ce qui s'était passé » (14). Celui qui attire leur attention, c'est avant tout l'ancien possédé, leur regard glisse sur Jésus sans s'arrêter, pourtant l'auteur le met au centre de la scène. « Ils arrivent auprès de Jésus et ils voient le démoniaque assis, vêtu et dans son bon sens, lui qui avait eu la Légion, et il furent pris de peur » (15). Après le récit des gardiens ils demandent à Jésus de s'éloigner de leur pays. Leur refus poli et ferme d'accueillir le Christ renvoie à la réaction des scribes descendus de Jérusalem (3, 22 et 30), aussi l'auteur rappelle le noyau de la première inclusion.

La demande de l'ancien possédé de devenir un compagnon de son libérateur forme une belle antithèse du refus des geraséniens (18-20). Au lieu de lui accorder sa requête Jésus le charge d'une mission apostolique : « Va chez toi, auprès des tiens, et rapporte-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi dans sa miséricorde » (19). A l'encontre du secret messianique, un des thèmes majeurs de saint Marc, ici nous sommes en pleine préparation de la mission des disciples. Là, où les apôtres ont encore un long chemin à faire pour parvenir à confesser la vraie identité de Jésus (8, 27-30), le possédé délivré est déjà en possession de la vérité salvifique dont il témoigne : « Il s'en alla donc et se mit à proclamer dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui » (20). La parallèle « tout ce que le Seigneur a fait pour toi » / « tout ce que Jésus avait fait pour lui » saute aux yeux du lecteur, c'est une belle profession de foi chrétienne donnée sous la forme narrative. L'identification Jésus – Seigneur est comme un point d'aboutissement de tout ce fragment. Finalement, la clause « tout le monde était dans l'étonnement » est une formule typique chez Marc pour indiquer la fin de péricope (cf. 2, 12 ; 5, 42 ; 6, 51 etc. ; à remarquer que le degré de cet étonnement va montant tout au long du récit marcien).

Ainsi, la structure de ce fragment peut-elle être présentée d'une manière suivante :

- l'exposition : l'arrivée de Jésus, sa rencontre avec le possédé, l'histoire de celui-ci (1-5) ;
- le dialogue entre Jésus et le possédé (6-10) ;
- l'histoire du troupeau des porcs (11-13) ;
- la réaction des habitants du pays (14-17) ;
- la mission du miraculé et le départ de Jésus (18-20).

2. L'hémorroïsse et la fille de Jaïre

Passons maintenant à l'épisode de l'hémorroïsse et de la fille de Jaïre. Comme je disais déjà, l'apparition de la femme atteinte de flux de sang interrompt le récit ce qui donne à ce passage un dynamisme particulier. L'exposition (24-24) est semblable à celle de l'histoire du gerasénien : Jésus descend de la barque, un personnage tombe à ses pieds. La différence principale consiste en ce que la rencontre avec le possédé s'est passée dans un lieu relativement désert (les gardiens du troupeau étaient obligés de courir pour rapporter la nouvelle), sur cette rive-là le Christ dès le départ est cerné par « une foule nombreuse ». Marc

répète deux fois cette expression (21, 24), puis le mot « foule » reviendra encore trois fois (27, 30, 31) – cette assemblée qui presse les protagonistes de tous côtés est un véritable personnage, qui en même temps empêche et facilite les actions (c'est grâce à cet anonymat de la foule que la femme ose s'approcher de Jésus, c'est malgré la multitude de visages que le Christ la retrouve), et surtout, elle les amplifie. Alors dans ce tumulte surgit Jaïre, « un des chefs de synagogue », qui se prosterne à ses pieds « et le prie avec insistance : 'Ma petite fille est à toute extrémité, viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive' » (23). Jésus est d'emblée reconnu comme un thaumaturge réputé par un représentant des autorités religieuses locales, la foi de Jaïre est exemplaire, le redoublement « qu'elle soit sauvée » - « qu'elle vive » traduit son inquiétude et son insistance. Jésus part avec lui, accompagné de la foule qui le presse. Il est intéressant de remarquer que jusqu'à là les disciples, qui ont été appelés pour être compagnons de Jésus, sont absents du chapitre 5 ; leur présence n'est suggérée que par la narration elle-même, c'est leur témoignage qui la fonde, ils sont là à travers la voix du narrateur.

L'épisode de l'hémorroïsse est construit d'après le schéma semblable à celui du possédé : exposition, dialogue dramatique, guérison définitive. Le fragment peut être divisé en deux sous-partie : la narration de l'histoire et des gestes d'une malade, puis le dialogue entre la femme et le Christ. Les rapports entre le récit et le temps sont assez typiques pour Marc dans la section narrative. Il utilise l'espace de trois versets pour exposer la situation dramatique de cette femme : maladie, souffrance, vains essais d'obtenir le soulagement auprès de médecin, décision de trouver Jésus, finalement, le geste secret – elle touche son vêtement dans la foule (25 -27). La tension monte jusqu'à cet attouchement dérobé. Puis l'auteur fait un petit saut en arrière : « Car elle se disait : 'Si je touche au moins ses vêtements, je serai sauvée' » (28). Et l'auteur de reprendre l'action à partir de l'acte qui vient d'être posé : « Et aussitôt la source d'où elle perdait le sang fut tarie, et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de son infirmité » (29). Cette organisation du récit autour d'une coupure (présent – passé – présent) fait du geste de la femme (« elle toucha son manteau ») le centre autour duquel se structure le temps raconté. En plus, ce temps a tendance à se ralentir, car après l'envol rapide de douze ans de maladie, l'action dans le présent est synchronique au récit (le geste prend autant de temps que le récit le narre), puis le dédoublement du fait raconté (la source fut tarie / elle sentit qu'elle était guérie) concentre l'attention du lecteur sur ce qui va suivre, car nous atteignons ici comme « un pont mort » du mouvement.

L'action est vigoureusement relancée par la réaction du Christ : « Et aussitôt Jésus eut conscience de la force qui était sortie de lui, et s'étant retourné dans la foule, il disait : 'Qui a touché mes vêtements ?' » (30). D'abord je remarque que deux « aussitôt » sont presque collés dans le texte, ils ne sont séparés que par une distance d'un verset, ce qui indique la succession très rapide, sinon la simultanéité des événements. Puis il est intéressant que le ralentissement du récit accompagne le mouvement vers le for interne des personnages : la femme prend conscience du changement advenu en elle, Jésus sent que la force était sortie de lui. Le lien entre ce qui est pensé intérieurement et le geste extérieur et visible est assuré par la parole ; cela nous donne un mouvement suivant :

manteau (27)
elle se disait (28)
aussitôt elle sentit (29) /
aussitôt Jésus eut conscience
il disait
vêtement (30).

La réponse des disciples (voilà leur apparition dans l'histoire !) ramène à l'indistinction de la foule, mais Jésus « regardait autour de lui pour voir celle qui avait fait cela » (31-32). La femme ose sortir de l'anonymat, elle « vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité » (33). L'attitude de prostration qui d'habitude marque le début du récit de la guérison, le conclut dans ce cas : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton infirmité » (34). La crainte de la femme d'approcher Jésus ouvertement est classiquement attachée au fait de son impureté légale due au flux de sang (« lorsqu'une femme aura un écoulement de sang de plusieurs jours hors du temps de ses règles ou si ses règles se prolongent, elle sera pendant toute la durée de cet écoulement dans le même état d'impureté que pendant le temps de ses règles » Lv 15, 25). Jésus qui l'accueille comme « sa fille » la rétablit ainsi dans la communauté du peuple. Sa guérison est plus que la délivrance d'une maladie, c'est une libération de l'impureté et le retour à la filiation divine. De même que l'épisode du possédé se terminait sur l'allusion au thème de l'inclusion sur les disciples, l'histoire de l'hémorroïsse prépare le retour de la discussion sur la parenté.

Puis l'histoire de Jaïre reprend, l'auteur insistant sur le dynamisme dans le déroulement des événements : « Tandis qu'il parlait encore, arrivent de chez le chef de synagogue des gens qui disent : 'Ta fille est morte ; pourquoi déranges-tu encore le Maître ? Mais Jésus qui avait surpris la parole qu'on venait de prononcer, dit au chef de synagogue : 'Sois sans crainte ; aie seulement la foi » (35-36). Deux termes sont là pour relier l'interruption apparente avec l'histoire de fillette : la foi qui a sauvé l'hémorroïsse est recommandée à Jaïre, son opposée – la crainte – a été surmontée par la femme impure, elle doit être vaincue par le chef de la synagogue. Ces deux attitudes ont déjà été indiquées dans le fragment de la tempête apaisée, où Jésus reprochait à ces disciples leur manque de foi et leur comportement peureux (4, 40).

A ce moment le Christ restreint le groupe de ces compagnons, ne prenant que Pierre, Jacques et Jean, témoins de prédilection (cf. 9, 2-8), il se dirige vers la maison de Jaïre qu'il trouve en deuil et tumulte (37-38). L'annonce du Maître que l'enfant n'est pas mort, mais qu'elle dort, provoque les moqueries des pleureurs ; Jésus les renvoie puis pénètre dans la chambre où était la fille (38-40). Pour la première fois dans ce chapitre nous nous retrouvons à l'intérieur de la maison, le soin que l'auteur prend de nous indiquer le petit nombre de personnages présents (Jésus, 3 disciples, 2 parents, l'enfant, 7 en tout) nous prépare à l'événement d'une plus grande importance. « Prenant la main de l'enfant, il lui dit : 'Talitha koum', ce qui se traduit : 'Fillette, je te le dis, lève-toi !' Aussitôt la fillette se leva et elle marchait, car elle avait douze ans. Et ils furent saisis aussitôt d'une grande stupeur » (41-42). Le Christ touche le cadavre, donc on reste dans le registre de l'impur. Il pose le geste que la parole accompagne (le caractère sacramentel de l'œuvre du Christ) ; le réalisme de la scène est souligné par la phrase araméenne rapportée telle quelle pour être traduite tout de suite. L'effet est double : l'enfant ressuscite et retrouve pleine possession de ses capacités (elle marche) ; les témoins sont bouleversés. Là où les géraséniens « furent pris de peur » (15), les disciples et les parents « sont saisi d'une grande stupeur ». Jésus impose le secret et ordonne de nourrir l'enfant. En

restant dans les schémas stéréotypés, on s'attendait à ce que l'interdiction de divulguer le miracle pourrait clore le récit ; le souci du Christ à l'égard d'une petite fille « il dit de lui donner à manger » ajoute une touche personnelle et tendre. La manifestation de la puissance de Jésus n'est pas une fin en soi, elle rétablit non seulement l'ordre de vie et de pureté, mais elle introduit les personnages que le Christ rencontre dans les relations avec lui. Dans tous les trois signes rapportés par ce chapitre, c'est ce lien qui se tisse entre le miraculé et le guérisseur qui couronne le récit de Marc.

Récapitulons les éléments principaux de la structure de cet épisode :

- exposition générale : l'arrivée de Jésus, la foule, la demande de Jaïre (21-24) ;
- l'histoire de l'hémorroïsse et de son geste (25-29) ;
- dialogue entre Jésus et l'hémorroïsse, son admission en qualité de « fille » (30-34) ;
- la nouvelle de la mort de l'enfant, le deuil et l'incrédulité (35-40) ;
- la résurrection de la fille de Jaïre, réaction de l'entourage, la clausule (41-43).

Cette analyse permet de tirer quelques conclusions sur l'art narratif de Marc. Je ne pourrai nullement le qualifier de « brut », « non- poli », « de style extrêmement négligé » comme le fait Trocmé¹³. Il structure admirablement bien le récit, en reprenant les thèmes et en suggérant les développements futurs. Ses coupures dans la narration linéaire sont d'une grande justesse et toujours motivées : les retours en arrière attirent l'attention sur ce qui va suivre, le temps du récit reste toujours dynamique en soulignant les gestes les plus importants. Les inclusions au lieu d'alourdir le texte, le structurent et font ressortir les lignes de tension. Les répétitions des mots que l'on pourrait attribuer à la faiblesse de vocabulaires sont toujours significatives (cf. les cas des « tombeaux » ou d' « aussitôt »). Le dynamisme du texte est soutenu, car l'action rebondit sans cesse. Le récit et le dialogue sont en équilibre admirable ; leur succession permet de révéler les aspects différents de ce qui se passe. En ce qui concerne les dialogues tels quels, Marc a la grande capacité de positionner les protagonistes de telle sorte que leur manière de parler exprime parfaitement leur situation interne : c'est Jésus qui met de l'ordre dans le discours du possédé, Il est le « centre de gravitation » de la parole. Tous ses moyens librement déployés par Marc sans que cela devienne un exercice de style sont ordonnés au message théologique qu'il expose avec délicatesse et précision : Jésus est vu comme « fils du Dieu Très-Haut » (7), Il est Seigneur (le parallélisme des versets 19 et 20), Il manifeste la paternité de Dieu à l'égard de Son peuple (34), Il est Maître de la Vie.

¹³ Op. cit., p. 7.

II. Construction du chapitre : l'unité

Dans la première partie de ce travail j'ai analysé le cinquième chapitre de l'Évangile selon saint Marc comme composite. Notre attention était centrée surtout sur les coupures, les divisions possibles, la multiplicité des éléments qui forme l'ensemble. Cela a permis de relever plusieurs détails significatifs de la construction du texte. Pourtant, comme je l'ai fait remarquer au tout début, ce fragment frappe à la première lecture par son unité très forte. Il est aisé de le découper en petits morceaux de deux-trois versets, il est plus délicat de faire ressortir les procédés qui leur permettent de former une belle unité littéraire. Quels sont alors les principes et les moyens de cette unité ?

A. L'unité thématique.

Comme je disais précédemment, le récit de trois miracles occupe une place bien définie dans l'Évangile selon saint Marc : il forme un pendant au discours en trois paraboles, en étant séparé par l'épisode de la tempête apaisée. Cet ensemble est enchâssé de deux inclusions, dont la première est consacrée à l'appel et à l'envoi des Douze ; la deuxième se déploie autour du thème de la parenté de Jésus et la question de l'origine de son pouvoir et sa sagesse. Le centre de ce bloc qui va de 3, 13 jusqu'à 6, 13 est la fin du chapitre 4, où nous entendons la question des disciples « Qui est-il donc celui-là, que même le vent et la mer lui obéissent ? » (4, 41) Dans une telle perspective, notre chapitre donne nécessairement un certain nombre de réponses à cette question, il développe ces thèmes et les approfondit.

Le ministère de Jésus dans l'Évangile de Marc est fortement coloré par les exorcismes. Ce sont les signes peut-être les plus spectaculaires qui sont concentrés dans la première moitié du texte. L'exorcisme est le premier des miracles accomplis par le Christ chez Marc (1, 21-28), de même que pour Luc (Lc 4, 33-37), tandis que Matthieu commencera par les guérisons des malades (sommaire de Mt 4, 23 et guérison de lépreux 8, 1-4) et Jean par le signe de Cana (Jn 2, 1-14). Le dernier des exorcismes se trouve chez Marc dans le chapitre 9, 14-29, juste avant la deuxième annonce de Passion, le thème pourtant revient plus tard avec la question de l'usage du nom de Jésus (9, 38-40). Mais à partir de la profession de foi par Pierre (8, 27-30) la ligne de la Passion devient de plus en plus dominante. Dans la section 3, 13 – 6, 13 le thème de l'exorcisme reçoit une résonance particulière. D'emblée il est lié ici au rejet ou à la reconnaissance de Jésus comme Messie. Le premier des fragments qui porte sur les relations de Jésus avec sa famille inclue la scène où les scribes descendus de Jérusalem l'accuse d'expulser les démons par Beelzéboul, le prince des démons (3, 22). Jésus explique patiemment que seulement plus fort que le Satan peut piller ses biens (3, 27), refuser cette évidence – c'est méconnaître l'œuvre de l'esprit de Dieu (3, 28-29). On peut lire le récit de la traversée de la mer houleuse dans la même perspective. La mer, perçue par la culture biblique comme un élément hostile, instable, abritant les monstres, glorieusement dominé par le Seigneur seul, peut bien symboliser les forces du mal dont Jésus triomphe. Pour ramener au calme la nature déchaînée, le Maître « menace le vent et dit à la mer : 'Silence ! Tais-toi !' » (4, 39).

Voici le premier des exorcismes rapporté par Marc : « Jésus le menaça en disant : ‘Tais-toi’ » (1, 25) ; les mêmes verbes pour le dernier des exorcismes : « Jésus... menaça l'esprit impur en lui disant... » (9, 25). Dans ce contexte l'imposition du calme à la mer se lit à travers l'expérience des exorcismes, et réciproquement l'exorcisme du possédé gerasénien s'inscrit dans la lutte plus large contre les forces du chaos. Ainsi la guérison et la résurrection qui vont suivre développent le même thème : Jésus libère du pouvoir du Satan, de la maladie et de la mort. Et si le chapitre 5 sert de réponse à la question posée par la scène de la tempête – qui est Jésus ? – c'est la traversée de la mer qui en quelque sorte est la clé de lecture de notre chapitre.

Un autre thème qui unifie ce passage est celui de la reconnaissance et du rejet. Il apparaît dans la première inclusion avec les doutes des scribes, et joue un rôle important dans l'histoire du démoniaque. Les geraséniens, face au miracle opéré par Jésus dont ils constatent avec l'étonnement les conséquences (« le démoniaque assis, vêtu et dans son bon sens » v. 15, sans oublier le destin du troupeau qui ne les a sûrement pas réjouis !), prient l'hôte mystérieux de quitter leur territoire.

Le seul qui accueille le Christ – c'est le miraculé, et son acceptation est totale ; il devient le héraut de la miséricorde du Seigneur manifestée en Jésus. L'épisode de l'hémorroïsse joue sur le même registre, mais avec un sublime renversement de rôle. C'est Jésus qui tâche de reconnaître dans la foule celle qu'Il a guérie, et sa recherche provoque du côté de cette femme la reconnaissance et la confession de ce qu'Il a fait pour elle. Dans l'histoire de la fille de Jaïre, l'annonce de Jésus que la fillette n'est pas morte provoque les moqueries des gens de la maison, le Maître est obligé de les mettre dehors avant de ressusciter l'enfant. Pour l'hémorroïsse, et pour Jaïre c'est l'attitude de la foi en la personne de Jésus qui permet la délivrance : « ta foi t'a sauvée » (34), « aie seulement la foi » (36). Ainsi le thème de la reconnaissance et de la foi en Jésus parcourt tout ce passage et l'unifie.

J'ai déjà eu l'occasion de mentionner plus haut un autre aspect qui rassemble ces trois miracles : c'est le thème de l'impureté. Le possédé vit dans les tombes (Marc y insiste, 3 reprises), l'esprit qui l'a soumis à sa tyrannie est appelé « impur » par 4 fois, les porcs sont les animaux impurs qui ne doivent pas être tolérés parmi le peuple (Lv 11, 7). Les mêmes images ont été utilisées par Isaïe pour décrire le peuple rebelle « qui habite dans les tombeaux, passe la nuit dans les recoins, mange de la viande de porc et met dans ses plats des morceaux impurs » (Is 65, 4). L'intervention de Jésus fait disparaître les démons aussi bien que les porcs, il s'agit non seulement de l'exorcisme, mais aussi de la purification. La femme atteinte du flux de sang passe douze ans de sa vie dans l'impureté rituelle permanente, ce qui l'exclue de toute vie sacrificielle du peuple.

En touchant le vêtement de Jésus elle devrait lui transmettre son impureté, car même quiconque aurait touché l'objet se trouvant sur le meuble où elle était assise est atteint de l'impureté (Lv 15, 23). En plus, là où Marc dit « vêtement », Luc et Matthieu donnent « kraspe, don », un petit toupet légal, qui devait rappeler précisément les commandements de la Loi (Nb 15, 38-41). Sa guérison est plus que le rétablissement dans la bonne santé, c'est une réadmission dans la communauté du peuple saint et pur. Quand Jésus prend la fillette par la main de nouveau il aurait du contracter l'impureté (Lv 21, 1 ; Nb 5, 2 et 19, 11). La résurrection est ainsi la purification ultime, car elle supprime une des raisons majeures de l'impureté – la mort.

Trois thèmes parcourent alors le cinquième chapitre de l'Évangile de Marc :

- Le thème du pouvoir de Jésus sur les forces du mal,
- celui de sa reconnaissance, qui lui est intimement lié,
- et celui de la purification.

Tous les trois se tiennent ensemble, ce sont comme les facettes du même mystère, celui du salut apporté par le Fils du Très-Haut. Mais le thème de la domination de Jésus est peut-être le plus large et le plus général, il inclue les autres. C'est lui qui assure la cohérence de notre passage avec la totalité du texte, prenant ici une forme plus particulière de l'exorcisme. On pourrait le caractériser comme celui qui porte le poids théologique le plus important. Le thème de la reconnaissance et du rejet de la personne de Jésus permet de déployer les harmoniques les plus personnelles. Il réunit les attitudes des personnages, leurs réactions, leur positionnement par rapport au Sauveur. Il montre que l'histoire du salut universel se réalise à travers une série de rencontres décisives pour les individus concrets. Ce thème relie notre chapitre d'une manière plus spéciale aux inclusions centrées sur la question de l'identité du Christ. Finalement, le thème de la purification est le plus particulier des trois. Il domine à l'intérieur du chapitre et par conséquent sa présence est la plus forte, au plan du contenu c'est lui qui transforme le récit des trois miracles qui pourraient rester juxtaposés en une pièce unique. Tous les moyens narratifs, tous les procédés littéraires que l'auteur emploie sont au service de cette unité thématique ; ils sont une expression de sa pensée théologique.

B. L'unité du mouvement.

Autant Marc est attentif à marquer le cours du temps à l'intérieur des épisodes (en particulier, le va-et-vient permanent dans la structure temporaire des dialogues), autant les rapports de temps entre les péripécies restent flous. Nous savons que la rencontre avec le possédé a eu lieu le matin après la tempête, donc le lendemain du discours en paraboles (« le soir venu, il leur dit : 'Passons sur l'autre rive' » 4, 35 ; « lui était à la poupe, dormant sur le coussin » 4, 38 ; « ils arrivèrent sur l'autre rive... et aussitôt... vint à sa rencontre... un homme possédé » 5, 1-2), mais il ne nous est pas dit exactement quel temps sépare le départ du pays des géraséniens et l'arrivée au bourg où habite Jaïre. Cette disproportion entre la précision dans la description du temps à l'intérieur des épisodes et les coupures dans leurs successions, délimite fortement les fragments et fait ressortir leur unité interne. Par contre, si le temps est « inégal » et discontinu, l'attention de l'auteur à l'espace reste constante.

Après un long discours du chapitre 4 où Jésus était immobile « au bord de la mer » face aux foules (4, 1-2), le passage de 4, 35 à 5, 43 est une véritable « liturgie stationnaire » : le Maître se déplace en compagnie de ses disciples. Si le temps est discontinu, le mouvement est perpétuel, il ne s'arrêtera qu'au moment où le récit atteindra la résurrection de l'enfant. Pourtant ce récit de voyage n'est pas une fin en soi, il sert à relier les haltes qui sont les rencontres de Jésus avec les différentes formes de souffrance. Ainsi ce mouvement constant n'est-il pas linéaire, mais rythmique. Là où la continuité du temps de récit est coupée, ce sont les indications spatiales qui assurent la liaison des événements.

La traversée nocturne de la mer, puis une rencontre avec la Légion sur le rivage, encore une traversée, et tout de suite un nouveau départ en compagnie de Jaïre pour guérir sa fille. Ce mouvement est arrêté par le geste de l'hémorroïsse et sa guérison, mais il reprend sans céder devant la nouvelle de la mort d'une fillette et les moqueries des veilleurs funèbres, il atteint la pièce à l'intérieur de la maison, et c'est là que ce mouvement cesse. Les verbes qui marquent

les déplacements de Jésus se rapprochent de plus en plus à mesure que le récit progresse : « ils arrivèrent » (1) ; « Jésus eut débarqué » (2) ; suit un long moment de l'immobilité du Maître où ce sont les autres personnages qui se déplacent – le possédé accourt (6), les esprits impurs sortent (13), les porcs se précipitent du haut de l'escarpement (13), leurs gardiens prennent la fuite (14), les gens viennent (14-15). Puis de nouveau Jésus devient le sujet de ces verbes : il monte dans sa barque (18), traverse la mer (21), part avec Jaïre (24), s'arrête en se retournant pour voir celle qui l'a touché (30), la phrase « il ne laissa personne l'accompagner » (37) suggère la reprise de déplacement, « ils arrivent » (38), le Maître entre (39), et finalement « il pénètre là où était l'enfant » (40). Après cela Jésus ne bouge plus, c'est seulement la fille qui se lèvera et se mettra à marcher (42). La fréquence et la force de ces verbes va montant, ils se succèdent presque dans les versets 37-40, pour s'arrêter brusquement et comme pour transmettre cette énergie du mouvement à l'enfant ressuscité. Ainsi voit-on que ce mouvement étant continue n'est pas linéaire, il est rythmique, il monte en courbe et s'accélère de plus en plus jusqu'au moment de la résurrection.

Un autre aspect de l'organisation chrono-topique de ce chapitre consiste en ce que non seulement le mouvement s'accélère, mais l'espace lui-même devient de plus en plus dense et fermé. Au début de notre passage le lecteur voit Jésus sur la rive non loin des tombeaux qui indiquent la proximité probable d'un village (1-2). Il n'ira pas plus loin, l'accès au pays lui sera refusé par les habitants apeurés (15, 17). Sur la rive en face le Christ est tout de suite cerné par une foule nombreuse (21) qui le presse de tous côtés (24). C'est étant encerclé par ces gens que le Maître va vers le village. Le moment où il y rentre n'est pas indiqué, mais l'auteur insiste sur la densité de foule qui l'accompagne (21, 24, 27, 30, 31), car c'est cela qui explique l'intrigue avec la guérison dérobée par la femme atteinte du flux de sang. Ayant appris la mort de l'enfant, Jésus renvoie presque tous ces compagnons et il arrive à la maison (38) et y entre (39), puis l'espace se rétrécit encore, « il pénètre là où était l'enfant » (40). Le lecteur est amené à penser qu'il s'agit d'une des pièces à l'intérieur, peut-être d'une chambre haute. Le Père Lagrange distingue ainsi ces deux espaces à l'intérieur de la maison : « Jésus les renvoie [les pleureurs] même de la salle où l'on reçoit les hôtes, et pénètre... dans la chambre où la jeune fille était encore couchée sur son lit ». ¹⁴ Au début du chapitre on se trouvait au bord de la mer, à la fin on est dans une petite chambre ; il y a 20 versets on était confronté à la foule dense et excitée, ici on est dans le silence stupéfait d'un petit cercle de témoins. On pourrait objecter que ce mouvement dynamique et progressif n'est propre qu'à la deuxième partie du chapitre : dans le pays des geraséniens Jésus est resté sur la rive à cause du refus des habitants de le recevoir (d'ailleurs, le mot « foi » ne figure pas dans ce passage, contrairement au fragment de Jaïre et d'hémorroïsse). Mais c'est précisément cette opposition entre la foi et le refus qui relie tous ces procédés spatio-temporelles au contenu thématique et théologique du texte. Cette dichotomie est au service de l'unité du fragment et, plus profondément, du message. Encore une fois, ces moyens littéraires pour saint Marc n'ont de valeur qu'au service de l'annonce du Christ qui, reçu par la foi, manifeste la puissance de la résurrection.

C. Les images conductrices

En analysant la structure de ce chapitre en général et des épisodes qui le composent en particulier j'ai eu à indiquer certain nombre de répétitions et de reprises. Tel était le cas pour

¹⁴ Lagrange, Marie-Joseph. *Evangile selon saint Marc, Etudes bibliques*, Paris, 1920, p. 139, note du verset 40.

« les tombeaux », « aussitôt », « la foule ». Dans cette partie je voudrais aborder quelques images qui reviennent dans ce texte et ainsi collaborent à son unité.

1. Le vêtement

La première d'entre elle est celle du vêtement. Les géraséniens venus voir ce qui est arrivé trouvent l'ancien possédé « assis, vêtu et dans son bon sens » (15). Ce verset se veut l'antithèse de la description de la même personne donnée plus haut : « il avait sa demeure dans les tombes et personne ne pouvait plus le lier *etc.* » (2-5). Le vêtement ici est un signe de guérison, de la personne en pleine possession de soi, de la dignité retrouvée. L'hémorroïsse se dit que si elle touche le vêtement de Jésus, elle sera guérie, ce qui se réalise (27-29). Malgré le caractère indirect de ce contact il s'avère suffisant pour la manifestation de la force purificatrice. En plus, Jésus ne sachant pas qui a « dérobé » le miracle, est conscient du rôle que son manteau a joué, c'est pourquoi il demande « qui a touché mes vêtements » (30). J'ai parlé plus haut que la considération intérieure de la femme et la prise de conscience de la part de Jésus sont mis en parallèle par l'auteur. Ainsi le vêtement, manifestation la plus extérieure de la personne, son prolongement matériel, n'est pas seulement un signe d'un statut, mais aussi du caractère et de la puissance de Jésus.

2. Le toucher

Si l'image de vêtement relie les épisodes du possédé et de l'hémorroïsse, celle du toucher est réservée aux personnages féminins. La femme souffrante d'un flux de sang touche le manteau du Maître, mais c'est Jésus qui prend la main de l'enfant décédé (41). Contre toute perception magique de guérison Marc montre bien que ce n'est pas le simple contact physique qui produit le miracle, mais l'entrée en relation avec le Christ. Pressé de tous côtés, Jésus remarque que la force est sortie de lui à cause d'un attouchement particulier et unique, car motivé par la foi. La guérison est accomplie non au moment où le flux de sang cesse, mais lorsque la femme confesse ce que lui est arrivé. De même, c'est la Parole de Jésus, accompagnant son geste, qui relève la fille du sommeil de la mort.

Une autre expression revient dans tous les trois récits : tous les personnages qui reçoivent la grâce de Jésus se jettent à ses pieds. Le démoniaque « se prosterna devant lui » (6), Jaïre « tombe à ses pieds » (22), la femme guérie « vint se jeter à ses pieds » (33). Le mot employé pour le gérasénien a une forte connotation de l'adoration liturgique (« *proseku,nhsen auvtw/|* »), celui pour Jaïre désigne plutôt l'extrême souffrance et la reconnaissance de sa propre impuissance (« *pi,ptei pro.j tou.j po,daj auvtou/* »), le geste de la femme est le plus dynamique (« *prose,pesen auvtw/|* »). En plus ce geste n'occupe pas la même place dans le déroulement du miracle : il le précède pour deux hommes, et intervient entre deux moments de guérison pour la femme.

On pourrait dire que la science du démon lui permet de conjecturer tout de suite à qui il a affaire ce qui expliquerait son attitude. Mais Jaïre tout comme l'hémorroïsse ne connaissent Jésus que par l'ouï-dire. En plus pour la femme ce geste marque l'ascension à la foi, tandis que le chef de synagogue aura encore besoin d'un encouragement du Maître. En récapitulant disons que trois variantes du même mouvement que Marc donne, correspondent aux trois étapes de la reconnaissance de Jésus : le possédé voit d'emblée en lui le Fils du Très-Haut, la

femme le découvre tel à cause de sa guérison, Jaïre a encore à faire cette découverte. Ainsi au lieu d'être une formule stéréotypée, la phrase qui rapporte le geste de trois personnages exprime les différents états de leur attitude à l'égard du Christ ; c'est précisément par la distinction de nuances que l'auteur tisse l'unité du récit.

D. La question de science de Jésus.

Les aspects que j'ai abordés jusqu'ici – l'unité thématique, l'unité du mouvement, les images-conducteurs – touchaient plutôt les rapports entre les personnages, les lieux et le temps et Jésus. Mais quel est le rapport de Jésus lui-même avec ces événements ? La construction de l'intrigue dans les trois scènes, passe en sourdine une petite difficulté : nous nous attendions à la science absolue du Christ, tandis que l'auteur dispose les événements de telle sorte, que le lecteur est amené de se poser la question sur la personnalité de Jésus.

Effectivement, est-ce que le Christ, en permettant aux démons de prendre possessions du troupeau des porcs, prévoyait leur sort ? Surtout que l'on peut supposer que le refus de geraséniens de le recevoir a été motivé non seulement par leur peur de l'exorciste inattendu, mais aussi par la perte de leur bien. Quand Jésus demande dans la foule qui l'a touché, est-ce par ignorance réelle ou pour donner la possibilité au bénéficiaire de sa force de poser un acte de foi ? Il est conscient du miracle qu'il vient d'opérer « malgré lui », mais jusqu'où va cette conscience ? Finalement, la fillette est déclarée morte par les gens de la maison, tandis que Jésus affirme qu'elle dort tout simplement. Est-ce pour calmer sa paternité ? – mais alors pourquoi recommander la foi comme unique recours à Jaïre ? Si l'auteur veut nous amener à la contemplation de la résurrection manifestée par Jésus, pourquoi donner les possibilités de lecture qui amoindrissent l'ampleur de l'événement ?

La première conséquence de ce procédé constant consiste en ce que la vraie portée des gestes de Jésus reste difficilement saisissable pour le lecteur. Au lieu d'un schéma clair, simple et linéaire, nous sommes obligés de relire le texte, de conjecturer et d'interpréter. Dans le cas des porcs, l'explication liée à la purification ma paraît suffisante : Jésus libère le pays de l'impureté, ce ménage est une condition préalable à l'accueil du message de salut. Avec la question posée dans la foule la situation est un peu plus délicate. Si l'on tâche de soutenir que le Christ avait la connaissance absolue de tout, sa remarque ressemble plus à une feinte pour provoquer l'aveu, ce qui colle mal avec la simplicité et la droiture de son discours habituel. Je retiens l'explication que donne père Lagrange, qui est équilibrée, juste et rend compte de la délicatesse narrative de Marc. « La science divine ou infuse du Christ n'est point ici en jeu. Marc ne l'affirme ni la nie, mais il indique que Jésus acquiert à ce moment une certaine notion particulière, ce qui ressortit à sa science acquise, reconnue par saint Thomas... Il ne répugne pas que Dieu ait opéré le miracle pour confirmer la foi de la femme et la puissance de Jésus, et qu'il ait fait connaître à Jésus ce qui venait de se passer. Le fait surnaturel lui étant révélé, il lui restait à connaître la personne par une expérience sensible. Aussi demande-t-il très sincèrement : 'Qui a touché mes vêtements ?' »¹⁵ Puis, pour la fille de Jaïre faut-il prendre la parole de Jésus « l'enfant n'est pas morte, mais elle dort » (39) à la lettre ? Tout le déroulement antérieur nous habitait à la pensée de la mort de la fille : elle était « à toute

¹⁵ Lagrange, Marie-Joseph. *Evangile selon saint Marc, Etudes bibliques*, Paris, 1920, p. 136 - 137, note du verset 30.

extrémité », le père demande non pas seulement la guérison, mais son salut (23), l'annonce des gens de son entourage est explicite : « ta fille est morte » (35), les pleureurs s'agitent dans la maison (38). Dans les autres synoptiques (j'aurai à y revenir) la situation est plus claire : chez Matthieu, la fille est morte dès le départ du récit (Mt 9, 18) ; Luc tient à préciser la certitude qu'ont les gens de la maison du fait de sa mort (« ils se moquaient de lui, sachant bien qu'elle était morte » Lc 8, 53). De l'autre côté chez Jean le même quiproquo entre la mort et le sommeil apparaît dans l'histoire de la résurrection de Lazare : « Jésus avait parlé de sa mort, mais eux pensèrent qu'il parlait du repos du sommeil » (Jn 11, 13). Ce rapprochement nous est utile pour la compréhension de notre passage. Jésus sait ce qu'il va faire – depuis le moment où il a accepté la demande de Jaïre, il va droit vers ce but ; il sait que la mort de la fille n'est que passagère et ainsi est-elle plus semblable au sommeil qu'à la mort (de même chez Jean « notre ami Lazare repose, leur dit-il ; mais je vais aller le réveiller » Jn 11, 11). Mais pour le grand public qui comprend sa remarque au sens d'un véritable sommeil la résurrection reste cachée et passe imperceptible. Aussi le lecteur a deux possibilités d'interprétation : ou bien de rester au niveau des gens du dehors en se disant qu'il s'agissait de la léthargie, ou bien de poser un acte de foi avec l'entourage proche de Jésus et de croire à la résurrection.

Au lieu d'être un exposé doctrinal sous une forme littéraire, le récit de Marc ne tente pas tant de rapporter, mais de faire revivre les événements qu'il raconte. Le lecteur même peu attentif au déroulement des faits est obligé de se poser la même question que les apôtres : « Qui est-il donc celui-ci ? » L'ambiguïté possible de compréhension pousse le lecteur à faire le choix, et de ce point de vue l'interprétation vivante et existentielle (tant qu'il s'agit de l'annonce du Sauveur) n'est pas un procès qui commence une fois le texte étant clos, mais elle fait partie du projet d'auteur. L'attention soutenue que la tâche de cette interprétation impose fait ainsi partie des moyens qui bâtissent l'unité du texte.

E. Ordonner, permettre et pâtir.

L'auteur nous présente toujours l'attitude de Jésus à l'égard des événements de telle manière que le lecteur est amené à faire un acte de choix et donc de foi. Mais en même temps dans ses rapports avec les personnes, le Christ n'occupe pas une position statique et invariable, le degré de son implication semble changer, en rythmant le déroulement des faits. Ici on peut distinguer trois aspects majeurs de ses actions : ce qu'il ordonne, ce qu'il permet et ce qu'il subit.

Tout d'abord, Jésus montre sa domination : il ordonne à Légion de quitter le posséder, sans que celui-ci puisse lui résister (8-9). Sa puissance éclate au plein jour dans son combat avec les forces du mal. De même, en ressuscitant la fille, Jésus est l'unique personnage actif sur la scène : son vis-à-vis avec la passivité totale de la mort est mis en relief par la présence silencieuse et attentive de quelques témoins. Il ordonne à une fillette de se relever, il interdit d'en parler et il prescrit de donner à manger à l'enfant (41-43). Entre ces deux ordres se trouve le troisième, au centre du chapitre : Jésus dit à l'ancien possédé de rentrer chez lui et de rapporter aux siens tout ce que le Seigneur a fait pour lui.

Cette domination serait écrasante si l'action et les désirs des autres personnages n'étaient pas prise en compte. Mais Jésus non seulement prescrit d'une manière extérieure, il permet (ou ne permet pas) ce que lui est demandé. D'abord, il acquiesce à la supplication de démons de ne

pas les expulser hors du pays, mais de les laisser entrer dans les porcs (12-13). Par contre, il n'accorde pas au gérasénien le privilège de le suivre (18-19). Puis il accepte de suivre Jaïre pour sauver sa fille (24), et la nouvelle antithèse - « il ne laissa personne l'accompagner » dans la maison, « si ce n'est Pierre, Jacques et Jean » (37). Il est remarquable que l'auteur semble mettre exprès en parallèle les acceptations et les refus de Jésus.

Mais le Christ n'est pas seulement celui qui peut refuser ou imposer quelque chose, il peut aussi rencontrer le refus ou pâtir de l'action extérieure. Dans le cas des compatriotes du possédé, Jésus est prié de s'éloigner de leur territoire. Il assume ce refus (17-18). Sa « passivité » est beaucoup plus évidente dans l'épisode avec l'hémorroïsse, tout ce qu'il fait c'est de prendre « conscience de la force qui était sortie de lui » (30). La question de Jésus qui suit souligne le fait que la guérison lui a été comme dérobée sans sa participation active. Dans l'ordre de narration ces attitudes se succèdent d'une manière suivante :

- Jésus ordonne l'expulsion de Légion ;
- Il permet aux démons d'entrer dans les porcs ;
- Il subit le refus des géraséniens ;
- Il ne permet pas au possédé de l'accompagner ;
- Il lui ordonne de retourner auprès de sa parenté et de témoigner ;
- Il accepte de partir avec Jaïre ;
- Il subit la toucher de l'hémorroïsse ;
- Il ne permet pas à la foule de l'accompagner ;
- Il ordonne la résurrection de la fille, interdit d'en parler et dit de la nourrir.

Ce schéma peut paraître un peu artificiel ; ce qui m'importe ici c'est de montrer que l'attitude de Jésus à l'égard des actions des autres n'est pas statique et que l'auteur est visiblement soucieux de présenter ces changements d'une manière construite. En plus, ce n'est pas seulement comme agent, mais aussi comme patient que Jésus est le personnage central du récit. Ce qu'il pâtit aussi bien que ce qu'il ordonne structure le texte qui déploie une dynamique complexe et travaillée de relations des protagonistes.

F. Progression narrative et déploiement théologique : des tombeaux à la résurrection.

« Jésus le Nazôréen, cet homme que Dieu a accredité auprès de vous par les miracles, prodiges et signes qu'il a opérés par lui au milieu de vous... vous l'avez pris et fait mourir en le clouant à la croix par la main des impies, mais Dieu l'a ressuscité, le délivrant des affres de l'Hadès... Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié. » (Ac 2, 22-24 et 36) Telle est la première prédication apostolique de la bonne nouvelle, tel est le premier Evangile que Pierre publie le jour de Pentecôte. Vers ce mystère de Pâque du Seigneur porte l'ensemble du récit évangélique, c'est en ce passage par la mort vers la résurrection qu'il trouve son aboutissement et son sens ultime. De cette double manière l'événement pascal est présent dans tout le récit : comme son aboutissement et comme son arrière-fond.

Le chapitre V de saint Marc est une unité et une unité dynamique : le rythme indiqué par les déplacements s'accélère, la tension monte avec chaque nouvel épisode, l'espace de l'action se

rétrécit, le nombre de témoins devient de plus en plus limité. Cela nous invite à lire la suite de trois miracles comme une histoire ascendante.

Trois personnages : un homme, une femme, un enfant. Un païen, une femme exclue de la communauté à cause de son impureté, une fille qui atteint à peine l'âge légal de douze ans.

- Le possédé est rencontré dans le pays où Jésus arrive,
- la femme se met elle-même en route pour pouvoir le toucher,
- la fille est trouvée immobile sur son lit de mort.

Tous les trois personnages sont marqués de l'impureté, tous les trois sont sous l'emprise du mal et de la mort, tous ils sont considérés comme des cas désespérés pour leur entourage. Dans l'ordre normal des choses les contacts avec ces personnes auraient du rendre Jésus impur, mais en réalité c'est la purification qui se produit. Au début du chapitre l'auteur insiste sur l'image des tombes et du désordre de l'aliénation, à la fin la fillette retrouve la vie et le rythme normal, presque banal de l'existence : « et il dit de lui donner à manger ». Cette idée de Jésus qui passe par le monde souillé, aliéné, rempli d'impureté, de maladie et de mort ; de Jésus qui entre en contact étroit et libre avec lui, qui assume ce mal et parvient à manifester la résurrection est une belle annonce du mystère pascal. Ce chapitre est directement précédé par la question : « Qui est-il donc celui-là, que même le vent et la mer lui obéissent ? » Notre fragment donne les éléments pour prolonger ce questionnement : non seulement le vent et la mer, mais aussi les démons, la maladie désespérée, la mort elle-même

Tous les moyens littéraires que l'évangéliste utilise et dont je n'ai relevé que les plus manifestes sont ordonnés à ce schéma pascal : Jésus qui passait en faisant le bien a traversé la mort et il a manifesté la vie éternelle. Dans ce passage pascal le Christ n'est pas solitaire, il entraîne avec lui dans la vie ce qui lui ont donné sa foi. Finalement je suis porté à dire que l'unité de ce fragment est déterminée non pas par les astuces du narrateur doué, ni par l'unité de canevas des événements racontés, mais par le mystère de Pâque et donc, en fin de compte, par le mystère de Jésus le Christ lui-même.

III. Marc V et l'unité des Ecritures.

En analysant l'unité interne du cinquième chapitre de saint Marc et ses rapports avec l'ensemble de l'Evangile j'ai déjà eu l'occasion de me servir de certains parallèles ou indications tirés des autres passages de la Bible. Dans cette dernière partie j'aimerais exploiter plus ces rapprochements. D'abord avec les synoptiques, pour mieux faire ressortir le caractère propre de narration de Marc, puis avec quelques thèmes johanniques. Et, pour conclure, j'indiquerai quelques endroits de l'Ancien Testament que l'on peut considérer comme préfigurations et quelques passages du Nouveau Testament qui peuvent être lus « en prolongement » de notre chapitre.

A. Comparaison avec d'autres Evangiles.

Les épisodes qui forment Marc V se retrouvent chez les synoptiques mais sont absents de saint Jean. Cela ne l'empêche pas de traiter les mêmes thèmes, mais je préfère diviser ce paragraphe en deux sous-parties pour me concentrer plutôt sur les aspects narratifs pour Matthieu et Luc et sur la portée théologique pour le quatrième Evangile.

1. la place et le sens des épisodes parallèles chez les synoptiques.

La première remarque à faire est que Matthieu sépare les deux histoires : il parle de l'exorcisme au pays des géraséniens à 8, 28-34 et de l'hémorroïsse et de fille d'un chef à 9, 18-26. Les deux récits font partie d'une série de dix miracles, mais entre eux est placé la guérison d'un paralytique, l'appel de Matthieu, discussion avec les pharisiens sur le repas avec les pêcheurs et la discussion avec des disciples de Jean sur le jeûne. Par contre les récits qui précèdent sont semblables à l'organisation de Marc : il s'agit des exigences de la vie apostolique et de la tempête pendant la traversée de la mer. Donc deux péripécies ne sont apparemment rapprochés que comme des éléments juxtaposés d'une série. Luc est beaucoup plus proche dans sa composition de Marc, nous retrouvons à peu près la même succession des fragments : la parenté de Jésus, la tempête apaisée, le démoniaque, l'hémorroïsse et la fille de Jaïre, mission de Douze.

Le récit de Matthieu présente les variantes considérables (8, 28-34). Tout d'abord nous rencontrons deux démoniaques au lieu d'un (est-ce une amplification ?), mais tous les deux parlent d'une seule voix. Là où chez Marc se déployait le jeu subtil entre l'unicité du locuteur et la multiplicité des personnages qui s'expriment à travers lui, Matthieu passe au duel plus facilement compréhensible dans ce contexte. Puis, il n'y a pas de nom de Légion, les démons sont indiqués toujours par leur nom générique, même la variante « esprits impurs » n'est pas donnée. Le récit est beaucoup plus lapidaire et court (6 versets chez Matthieu contre 20 chez Marc), il se termine par la perte du troupeau et la prière des autochtones qui demandent à Jésus de quitter leur pays. Nous ne savons rien ni sur leur réaction face aux anciens possédés, ni sur les relations qui auraient pu s'établir entre les miraculés et leur Sauveur, tandis que Marc y consacra un part considérable de son récit. Ce que Matthieu rapporte, c'est le geste de Jésus tel quel, l'unique parole que le Christ prononce ici est « Allez » du verset 32 qui

s'adresse aux démons. Visiblement ce qui intéresse l'auteur ici c'est la manifestation de la puissance extraordinaire de Jésus qui doit servir à développer les thèmes qui dépassent ce petit fragment.

Les mêmes considérations sont valables pour l'histoire de l'hémorroïsse et la fille d'un chef (Mt 9, 18-26). Le récit est bref, concis et énergique. Le père reste anonyme, tout ce que nous savons sur lui c'est qu'il est un chef. Il rencontre Jésus probablement dans une maison (le Maître y a engagé la discussion avec les pharisiens et les disciples de Jean le Baptiste – Mt 9, 10 – que le chef interrompt par son apparition Mt 9, 18) et non sur une rive. La fille est déjà morte au moment de la rencontre, il est pas question de foule qui les entoure pendant le déplacement.. Le geste de l'hémorroïsse est donné comme en raccourci par rapport à Marc : après qu'elle a touché le frange de manteau de Jésus, celui-ci s'adresse à la femme directement. L'auteur ne donne aucune considération sur la prise de conscience de Jésus de la sortie de force. La réplique du Maître suit immédiatement le geste de la femme, sans aucune question de la profession verbale de sa foi, le geste suffit pour que le Christ dise qu'elle est sauvée. Les compagnons de Jésus qui entrent avec lui dans la maison ne sont pas nommés ; la résurrection est opérée par le geste seul, sans la parole d'ordre. La clause « le bruit s'en répandit dans toute cette contrée » (Mt 9, 26) contraste avec l'interdiction de divulguer la nouvelle chez Marc. Mais la différence qui est peut-être la plus frappante par rapport au récit de Marc, consiste pas tant dans les détails que Matthieu ne mentionne pas, que dans l'absence de dialogues personnels entre les gens que Jésus guérit et leur Sauveur. Le développement chez Marc aboutissait à la reconnaissance de Jésus par ceux qu'il sauve (à vrai dire, c'était cela le salut dans le cinquième chapitre), tandis que Matthieu se limite à la « sanction verbale » que Jésus donne aux événements.

Par contre, la variante présentée par Luc (Lc 8, 26-56) est beaucoup plus travaillé et suit de plus près la version de Marc. L'histoire occupe 30 versets, les périodes sont plus larges, les phrases plus longues et plus rondes. Les détails et les précisions abondent, les relations temporaires sont beaucoup plus compliquées. Par exemple le dialogue avec le possédé démarre avec la succession suivante : la demande du possédé de ne pas le tourmenter (Lc 8, 28) – car avant Jésus avait ordonné à l'esprit impur de sortir de cet homme (Lc 8, 29a) – qui avait réduit l'homme à son esclavage depuis longtemps, suit l'histoire de ses malheurs (Lc 8, 29b). La composition est beaucoup plus riche, mais les circonstances restent les mêmes ; au niveau de faits on n'apprend presque rien de nouveau par rapport ce qui a été dit chez Marc. De l'autre côté, les effets littéraires produisent d'autres harmoniques de sens : par exemple, le parallélisme entre 12 ans de maladie de la femme et l'âge de la fille qui se meurt est mis en relief par le rapprochement dans le texte (Lc 8, 42-43).

En comparaison avec les versions des autres synoptiques, le texte de Marc est plus concis et sobre que celui de Luc, mais beaucoup plus développé par rapport à Matthieu. L'interprétation que Luc et Marc donnent des événements est assez proche : d'où la similitude dans la position du fragment dans l'ensemble de l'évangile, le souci psychologique dans la présentation des personnages, le soin de marquer les relations qui s'établissent entre les guéris et Jésus. Matthieu, lui, place les événements dans l'autre contexte. La juxtaposition de signes de puissance semble ratifier l'autorité du discours messianique de Jésus : les dix miracles relient le sermon sur la montagne avec l'enseignement donné à l'occasion de l'envoi de disciple. Son style est beaucoup plus abrupt, l'aspect psychologique paraît presque absent, les détails sont réduits au minimum.

Marc occupe une place intermédiaire entre les deux autres auteurs des évangiles : il est sobre, sans être sec ; son récit est riche, sans atteindre l'ampleur stylistique de Luc. Son dessein théologique domine tant qu'il organise le passage en question. Dans le cas de Matthieu on a l'impression que les événements sont comme une illustration d'une thèse pleinement déployée par ailleurs, l'aspect centrifuge de sens est très fort. Tandis que pour Luc avec sa beauté d'exposition, le texte semble inviter à être lu pour lui-même, l'aspect centripète de sens domine. Il me semble que parmi les trois c'est Marc qui au niveau des rapports entre le fragment et l'ensemble obtient l'équilibre le plus stable entre le récit et sa portée théologique.

2. les thèmes parallèles chez saint Jean.

Nos épisodes ne se rencontrent pas dans l'Évangile de Jean, pourtant les thèmes qui sont traités à travers la narration chez les synoptiques apparaissent souvent dans le quatrième Évangile sous la forme du discours de l'enseignement ou à travers d'autres événements. Tant que c'est l'ensemble du mystère pascal qui éclaire le cinquième chapitre de Marc, la totalité du message évangélique peut y être rapporté plus ou moins heureusement. Les exorcismes au sens propre sont absents dans du texte johannique, les guérisons rapportées sont moins nombreuses et plus largement commentées, la purification est vue d'une manière plus proche des prophètes que du Lévitique. Néanmoins à maintes reprises l'auteur aborde le thème de la reconnaissance de Jésus, de sa Seigneurie, de sa puissance sur les forces du mal, de la foi qui établit les relations véritables avec lui, de l'admission à l'assemblée sainte du peuple. Je ne relèverai dans saint Jean que les endroits qui me paraissent être les plus significatifs pour ce travail. Le premier d'entre eux c'est sûrement la résurrection de Lazare.

Le parallélisme des faits - le relèvement de la fille et le « réveil » de Lazare – porte à faire ce rapprochement. Dans les deux cas le sommeil et la mort sont rapprochés par l'auteur, de même la foi est la condition absolue de la manifestation de résurrection. Si dans le cas de Marc on pouvait penser que Jésus possède « une force », semblable à celle qui a guéri l'hémorroïsse, de rendre la vie, Jean apporte deux précisions précieuses : c'est le Père qui ressuscite les morts à la prière de Jésus (« Père, je te rends grâce de m'avoir écouté » Jn 11, 41), qui est pourtant plus qu'un instrument de sa volonté, il est lui-même la résurrection. Le dialogue entre Marthe et Jésus nous transmet cette révélation sublime, l'acte de foi qui lui correspond est à la hauteur de la vérité annoncée. « Jésus lui dit : 'Moi, je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu ?' Et elle dit : 'Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, celui qui vient dans le monde' » (Jn 11, 25-27). La stratégie narrative de Marc consistait à rapporter un événement et la réaction des gens pour ainsi susciter l'acte de foi chez le lecteur, Jean relie plus explicitement l'enseignement théologique et le geste. Par là on est invité plutôt à rajouter sa foi à celle des personnages, tandis que chez Marc la foi du lecteur porte plus sur l'événement lui-même, d'où il faut déduire qui est Jésus.

La finale de la guérison de l'aveugle-né, avec la séparation entre ceux qui accueillent Jésus et ceux qui le rejettent, peut être mis en parallèle avec la conclusion de l'histoire du possédé. De même que les geraséniens prient Jésus de quitter leur pays, de même l'entourage de l'aveugle-né essaie d'ignorer le miracle qui vient d'être produit. Les deux hommes menaient leur vie à la marge de la société, les deux étaient considérés comme insignifiant et liés au mal. Face au témoignage ferme de l'aveugle-né « les Juifs » (Jn 9, 18) et « des pharisiens » (Jn 9, 13 et 40) s'écrient : « De naissance tu n'es que péché et tu nous fais la leçon ! » (Jn 9, 34) A la fin de

l'histoire tous les deux guéris se retrouvent de nouveau à l'extérieur de la communauté où Jésus les a trouvés : l'ancien aveugle est « jeté dehors » (Jn 9, 34-35), l'ancien possédé part pour témoigner dans la Décapole. Mais la ressemblance essentielle consiste dans le renversement dans l'ordre qu'entraîne le miracle opéré par Jésus. « C'est pour un discernement que je suis venu dans le monde : pour ceux qui ne voient pas voient et que ceux qui voient deviennent aveugles » (Jn 9, 39). L'ancien démoniaque annonce la miséricorde du Seigneur et l'ancien aveugle voit la lumière véritable, tandis que les gens qui étaient « normaux » jusqu'à là sombre dans les ténèbres de l'incroyance. Encore une fois, chez Jean la foi porte plus sur la parole de Jésus que le geste accompagne (« Je suis la lumière du monde » Jn 9, 5), tandis que chez Marc – sur le geste lui-même que la relation qui en découle ne fait qu'accomplir.

En ce qui concerne l'histoire de l'hémorroïsse je pense que la rencontre avec la Samaritaine pourrait servir de correspondant sans être une réplique. Les deux femmes de par leur situation en dehors de la communauté sainte du peuple élu, toutes les deux progressent jusqu'à reconnaître en Jésus quelqu'un de plus grand qu'un simple guérisseur ou le prophète, toutes les deux passent par l'aveu de leur situation honteuse, toutes les deux seront admises au culte véritable de Dieu. « Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité » (Jn 4, 23). Au-delà de l'impureté rituelle et des divisions nationales, c'est la foi accordée à la personne de Jésus qui introduit dans l'assemblée de filiation divine.

Un dernier rapprochement que j'aimerais faire concerne les relations du Christ avec ses disciples. Chez saint Marc notre fragment gravitait autour de question qui est Jésus. Les Douze choisis par lui devait apprendre en sa présence à l'imiter pour participer à sa mission de prédication et d'exorcisme. Chez Jean la réponse à cette question de Marc apparaît explicitement dans la même perspective de l'imitation du Maître dans la scène du lavement des pieds. « Vous m'appelez Maître et Seigneur et vous dites bien, car je le suis... c'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous » (Jn 13, 15). Encore une fois, là où chez Marc le lecteur devait faire un travail de l'interprétation, provoquée par le texte, chez Jean il est invité à contempler et à mettre en pratique la formule que le texte énonce clairement. Ainsi les mêmes thèmes sont traités différemment chez Marc et chez Jean : là où Marc suggère, Jean annonce.

B. Préfigurations dans l'Ancien Testament.

L'histoire de Jésus est profondément enracinée dans l'Ancien Testament. D'abord parce que le monde où il agit est façonné par la Révélation qu'il achève. Nous avons eu l'occasion d'indiquer quel rôle joue la notion de l'impur telle qu'elle est définie par le Lévitique dans l'action du Christ à l'intérieur de Marc V. Puis, l'auteur qui raconte les événements, les voit lui-même à travers toute la culture biblique. Il fait naturellement les rapprochements avec la tradition précédente qui explicitent ce qui se passe. Il est conscient du caractère sacré de l'histoire qu'il expose, c'est pourquoi il utilise le langage approprié, celui de l'Histoire Sainte. Finalement, et ceci est en réalité premier, tout cela resterait une stylisation artificielle sans l'unité organique, si ce n'était la Révélation elle-même qui unifiait les deux Testaments. Si les gestes de Jésus entrent dans les schémas vétérotestamentaires, ce n'est pas par astuce du narrateur qui les présente ainsi, mais par l'unité profonde de la même personne qui se révèle à travers les deux testaments.

1. L'enseignement de la tradition sapientielle

En guise d'introduction pour cette section j'aimerais mentionner juste deux aspects de la tradition de la Sagesse : les ténèbres de ceux qui s'en égarent et sa mission de réparation. « Qui s'égare loin du chemin de la prudence dans l'assemblée des Ombres reposera » enseigne le livre des Proverbes 21, 16. Quitter le chemin tracé par le créateur, c'est se retrouver sous l'emprise de la mort, en proie aux êtres maléfiques. Le tableau sombre et magnifique d'une telle aliénation est donné par le livre de la Sagesse qui décrit ainsi les Egyptiens plongés dans les ténèbres : « alors qu'ils pensaient demeurer cachés avec leurs péchés commis dans le secret, sous le sombre voile de l'oubli, ils furent dispersés, en proie à de terribles frayeurs, épouvantés par les hallucinations. Car l'antré qui les détenait ne les préservait pas de la peur ; des bruits en se répercutant résonnaient autour d'eux, et des spectres lugubres, au visage morne leur apparaissaient » (Sg 17, 3-4). La situation du démoniaque gérasénien est comme un reflet de ce qu'imagine l'auteur de la Sagesse. Ce que la tradition sapientielle apporte ici à notre compréhension du texte de Marc, c'est le fait que l'emprise que le mal exerce est liée à l'égarement de la voie de connaissance de Dieu. Mais en même temps, la voie de la sagesse est celle du relèvement de la créature déchue : « c'est elle qui protégea le premier modelé... c'est elle qui le tira de sa propre chute » (Sg 10, 1). Non seulement la sagesse protège les justes et indique le chemin de la perfection, c'est elle qui s'abaisse pour le salut des égarés. Ce qu'ici n'est qu'une figure de la réflexion sur l'histoire sainte s'accomplit dans cette rencontre de Jésus avec le démoniaque : la Sagesse éternelle le relève de sa chute au pouvoir des ténèbres.

2. résurrection de l'enfant : les gestes prophétiques d'Elie et d'Elisée

A deux reprises l'Ancien Testament rapporte l'histoire de la résurrection d'un enfant. Elle se trouve d'abord dans le cycle d'Elie (1R 17, 17-24), puis dans le cycle d'Elisée (2R 4, 18-37). Le récit du geste d'Elie est beaucoup plus laconique et sobre, celui d'Elisée est fleuri, avec la multitude de détails et l'intrigue considérablement plus complexe. Pendant la famine, Elie trouve un refuge chez une veuve de Sarepta, dont le fils tombe malade et meurt (1R 17, 17). La femme le reproche à l'homme de Dieu, car d'après elle c'est lui qui a attiré par sa présence l'attention de Dieu sur sa maison, et la mort de son fils est dûe à ses péchés (1R 17, 18). Le prophète amène le corps du garçon dans sa chambre, le met sur son lit, invoque le Seigneur qui fait revenir l'âme de l'enfant (1R 17, 19-22). La femme reconnaît en lui un vrai prophète : « Maintenant je sais que tu es un homme de Dieu et que la parole de YHWH dans ta bouche est vérité » (1R 17, 24). La résurrection de son fils permet à la femme de voir en Elie non seulement « un homme de Dieu », mais un véritable messager de YHWH.

La résurrection opérée par Elisée est précédée par de longues démarches de sa mère qui va le trouver et par l'échec de Géhazi, son serviteur, de ramener l'enfant à la vie (2R 4, 18-31). Elisée s'enferme dans la pièce avec le corps, l'auteur souligne le fait qu'il reste seul, il prie le Seigneur, s'étend sur l'enfant tout contre lui (2R 4, 32-34). Le corps se réchauffe, Elisée répète le geste, le garçon éternue sept fois et ouvre les yeux, Elisée le rend à sa mère qui se prosterne devant lui (2R 4, 35-37). Quels sont les traits communs et les différences avec la résurrection de la fille de Jaïre ? L'action commence par la prière que le parent adresse à un homme de Dieu : la mère pour Elie et Elisée, le père pour Jésus. La résurrection se passe dans un lieu fermé, une chambre à l'intérieur de la maison. Elisée et Jésus touchent l'enfant, Elie

non. Pour les prophètes il n'y a pas de témoins, dans le cas de Jésus l'entourage est limité. La différence majeure consiste en ce que Marc ne mentionne pas la prière de Jésus, il suffit qu'il donne l'ordre à la fillette de se relever. Pour Elie l'auteur indique que la femme le reconnaît pour un vrai prophète, pour Elisée il décrit la gratitude de la mère mêlée de sentiment religieux (elle aux pieds de son bienfaiteur et se prosterne devant lui 2R 4, 37), Marc se limite à la mention de stupeur des témoins.

Dieu seul est le maître de vie, comme le chante Anne, « c'est YHWH qui fait mourir et fait vivre, qui fait descendre au shéol et en remonter » (1S 2, 6). Seul celui qui a vraiment sa parole dans la bouche peut obtenir par sa prière le don de la résurrection. Paradoxalement, Jésus occupe comme une place intermédiaire entre les deux. Il ne prie pas chez saint Marc, il ramène la fille à la vie par sa parole. Sûrement, pour celui qui a lu l'histoire d'Elie et d'Elisée, Jésus est un prophète, mais il est plus que prophète. Marc se contente de suggérer les relations trinitaires que Jean explicite, en mettant directement dans la bouche de Jésus : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient - et c'est maintenant - où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. Comme le Père en effet a la vie en lui-même, de même a-t-il donné au Fils d'avoir aussi la vie en lui-même » (Jn 5, 25-26). La richesse notionnelle de saint Jean ne peut sûrement pas être simplement déduite de ce que Marc rapporte, mais il est clair qu'il s'agit d'un prophète et plus que d'un prophète, du Maître de vie qui la donne à qui il veut.

C. Prolongements dans le Nouveau Testament.

Ce que l'Ancien Testament a préparé et ce que le Christ a accompli, les apôtres le répandent et le communiquent. Leur vocation et leur mission qui enchâssent le récit de Marc V, se situent en prolongement de l'œuvre du Christ. Dans cette section j'aborderai deux aspects de leur action : les Actes et leur enseignement moral et doctrinal lié aux événements de notre chapitre.

1. Actes des apôtres : exorcisme, guérison, résurrection.

Les miracles n'entrent pas dans l'histoire sainte avec Jésus : nous avons vu que les prophètes de l'antiquité juive les opèrent aussi, de même que les apôtres en feront après. Nous avons aussi remarqué que l'œuvre du Christ se situe au niveau plus haut que celle des hommes de Dieu dans les livres historiques, car il guérit et ressuscite par la force qui lui est propre. La manifestation du Christ dans l'histoire de salut produit un changement radical : les disciples opèrent les miracles non seulement en imitation et à la suite de Jésus, mais par son Nom et sa puissance. Leur mission ne leur est pas propre, elle découle de la révélation de Dieu en Christ Jésus, elle en est le prolongement et la suite. Ce qui n'était qu'une préparation chez les prophètes, s'accomplit en Jésus pour être propagé et communiqué par la prédication apostolique. Je retiendrai dans le livre des Actes des apôtres trois récits pour chaque type de miracle que nous avons rencontré dans le chapitre V de saint Marc pour montrer cette continuité essentielle.

A Philippes, Paul avec ses compagnons rencontre une servante qui avait un esprit divinateur (Ac 16, 16). Elle se met à les poursuivre pendant plusieurs jours, en criant : « Ces gens-là sont des serviteurs du Dieu Très-Haut ; ils vous annoncent la voie du salut » (Ac 16, 17). Paul,

excédé par ce témoignage inopportun et constant, dit à l'esprit : « Je t'ordonne au nom de Jésus Christ de sortir de cette femme » (Ac 16, 18), ce que l'esprit exécute sur-le-champ. L'épisode est pittoresque, frais et savoureux, mais il n'a pas de magnificence sombre et dramatique de l'apparition du possédé gerasénien. Pourtant, certain nombre de parallèles est à relever. L'esprit divinateur se sert de la formule comparable à celle de Légion : « Jésus, Fils du Dieu Très-Haut » Mc 5, 7 / « des serviteurs du Dieu Très-Haut » Ac 16, 17. Délivrance est opérée par un ordre donné à l'esprit de sortir de la personne qu'il possède, mais ce que Jésus opère par son autorité propre, Paul l'accomplit par son nom. L'exorcisme paulinien s'enracine et puise sa force dans la puissance de Jésus.

Les remarques comparables s'imposent pour les récits de guérisons. Par exemple, le relèvement de l'impotent assis auprès de la Belle Porte du Temple, le premier miracle de Pierre et Jean (Ac 3, 1-10). Pierre demande au mendiant de le regarder, comme pour établir le contact personnel avec l'infirmes, et dit : « au nom Jésus Christ le Nazôréen, marche ! » (Ac 3, 6), puis il le relève en le prenant par la main (Ac 3, 7). La guérison est opérée par le Nom du Christ et elle demande un rapport personnel, voir même un toucher. Mais les guérisons des apôtres peuvent être aussi « dérobées », comme celle de l'hémorroïsse (« on allait jusqu'à transporter les malades dans les rues et les déposer là sur les lits et les grabats, afin que tout au moins l'ombre de Pierre, à son passage, couvrît l'un d'eux » Ac 5, 15), tout comme elles peuvent se produire au contact des vêtements (« il suffisait d'appliquer sur les malades des mouchoirs ou des linges qui avaient touché son corps [il s'agit de Paul] : alors les maladies les quittaient et les esprits impurs s'en allaient » Ac 19, 12). Les disciples et les croyants répètent les mêmes gestes que ceux qui ont accompagné les miracles de Jésus, c'est sa force qui se manifeste alors.

Le récit de la résurrection de Tabitha à Joppé par Pierre (Ac 9, 36-43) semble s'inspirer à la fois des gestes d'Elie et d'Elisée et de l'épisode raconté par Marc. Pierre est appelé par ses proches, il s'enferme seul avec le corps de la défunte dans la pièce, il prie, l'auteur ne mentionne pas le nom de Jésus. A la différence des prophètes et à la ressemblance avec ce que le Christ a fait, il donne l'ordre à la femme : « Tabitha, lève-toi », puis il la relève par la main (Ac 9, 39-41). Cet acte suscite dans les habitants de la ville la foi au Seigneur (Ac 9, 42), dans le contexte il s'agit du Christ Jésus. Ainsi si l'on compare les trois versions de la résurrection : celle des prophètes, celle de Jésus et celle de Pierre, il est apparent que l'action du prince des apôtres s'inspirent principalement des schémas du Nouveau Testament (un ordre donné, le relèvement par la main), son lien avec les livres des Rois passe par l'Evangile. L'unité profonde de l'Écriture trouve en Jésus son centre qui relie l'ensemble de l'histoire sainte. C'est son œuvre qui se répand dans l'humanité rachetée par la foi et la prédication des apôtres. Comme il est écrit dans saint Jean : « Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les oeuvres que je fais ; et il en fera même de plus grandes car je vais vers le Père » (Jn 14, 12).

2. enseignement des épîtres.

Quelques passages des épîtres permettent de synthétiser la portée théologique de notre épisode. La foi de l'hémorroïsse, la confiance de Jaïre et du gerasénien leur ouvrent l'accès au salut manifesté dans le Christ : « si tes lèvres confessent que Jésus est Seigneur et si ton cœur croit que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. Car la foi du cœur obtient la justice, et la confession des lèvres, le salut. » (Rm 10, 9-10) Le sommet de la justification est bien plus haut que la pureté légale retrouvée, c'est l'immortalité avec le Christ : « Il faut, en effet, que

cet être corruptible revête l'incorruptibilité, que cet être mortel revête l'immortalité. Quand donc cet être corruptible aura revêtu l'incorruptibilité et que cet être mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite: La mort a été engloutie dans la victoire. Où est-elle, ô mort, ta victoire? Où est-il, ô mort, ton aiguillon? L'aiguillon de la mort, c'est le péché, et la force du péché, c'est la Loi. Mais grâces soient à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ! » (1Cor 15, 54-57) La résurrection est quelque chose de plus que le retour à l'existence précédente, elle établit les relations personnelles et ontologique avec la vie et la gloire du Christ : « Du moment donc que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu. » (Col 3, 1) Le réalisme du récit de Marc nous permet de voir que la vie avec le Christ n'est pas réservée à la résurrection finale des morts, elle commence par la rencontre avec lui dans les circonstances du présent et se déploie : de la délivrance des forces du mal, par la purification et la guérison jusqu'à la résurrection.

D. Conclusion

Le récit de Marc n'est pas une œuvre d'un grand styliste, mais d'un narrateur de talent. Il bâtit solidement l'histoire, avec délicatesse et force de suggestion ; son intrigue est dynamique, mouvement – rapide, les relations entre les personnages – vives et expressives. Le cinquième chapitre de son évangile suit immédiatement la question : qui est donc Jésus ? A travers les rencontres qui se succèdent en cascade, l'auteur nous amène à donner notre foi à celui qui se manifeste comme Seigneur, Fils du Dieu Très-Haut, purificateur, guérisseur et Maître de vie. Nous accompagnons Jésus dans son voyage avec les apôtres, ainsi sommes-nous rendus témoins de son action et de sa mission. Nous nous posons avec son entourage la question sur la vraie parenté de Jésus, et le dessein bienveillant du salut se déploie devant nos yeux. Ce que jadis a été accompli par les grands prophètes, ce que la tradition de la sagesse laissait à peine entrevoir apparaît en pleine lumière dans la narration de Marc. L'ensemble de l'Écriture semble se concentrer sur le choix de celui qui les lit entre l'accueil et le rejet du Christ dans la foi. L'élan du texte appelle son prolongement dans l'action apostolique.

Au début de ce travail je reprenais les réflexions de saint Thomas d'Aquin sur *integritas*, *consonantia*, *claritas* qui rendent un objet beau en le faisant participer à la beauté divine appropriée au Fils. Maintenant je peux revenir à ces termes, en disant que l'unité du chapitre est portée par la progression irrésistible dès tombeaux du pays des géraséniens à la résurrection. Tous les moyens narratifs sont mis au service de ce mouvement, c'est pourquoi son harmonie est riche autant que simple. Finalement, l'éclat qui luit à travers cette page est celui du Christ lui-même, « resplendissement de la gloire de Dieu, effigie de sa substance » (He 1, 3).

Bibliographie

- Alter, Robert, *L'art du récit biblique*, Lessius, Bruxelles, 1999.
- Benoit, P., Boismard, M-E., *Synopse des quatre évangiles en français*, Cerf, Paris 1997.
- Cuvilier, Elian, *L'évangile de Marc*, Labor et fides, Genève, 2002.
- Lagrange, Marie-Joseph, *Evangile selon Saint Marc*, Paris, 1920.
- Lagrange, Marie-Joseph, *L'Evangile du Jésus-Christ avec la synopse évangalique du P.C. Lavergne*, Gabalda, Paris, Etudes bibliques, 1954.
- Lamarche, Paul, *Révélation de Dieu chez Marc*, Beauchesne, coll. *Le point théologique*, Paris, 1976.
- Légasse, Simon, *L'Evangile de Marc*, Cerf, Paris, 1997.
- Schnackenburg, Rudolf, *L'évangile selon saint Marc*, Desclée, Paris, 1973, en 2 vol.
- Trocme, Etienne, *L'Evangile selon Saint Marc*, Labor et fides, Genève, 2000.